



## PREMIER CHAPITRE

Auteur : Dale Furutani

Titre : *Menaces sur le shogun*

ISBN : 2-264-04041-6

N°3895

Prix : 7,80 €

Fidèle à la promesse faite à ses anciens maîtres, le samouraï Matsuyama Kaze poursuit inlassablement sa quête pour retrouver leur fille. Toutes les pistes semblent converger vers la ville d'Edo, où le nouveau shogun Ieyasu a choisi d'établir son pouvoir. Entouré d'ennemis, Tokugawa Ieyasu échappe de peu à un attentat et Matsuyama Kaze, à peine arrivé en ville, est injustement accusé d'en être l'auteur. Pour espérer retrouver enfin celle qu'il cherche, le rônin devra d'abord se disculper et confondre ceux qui ont à la fois intérêt à sa perte et à celle du shogun. Dans ce troisième et dernier tome de l'épopée du samouraï errant, Dale Furutani mêle diaboliquement les intrigues et dépeint avec vigueur une des périodes les plus troubles du Japon féodal.

---

## CHAPITRE PREMIER

*Japon, en l'An du Lapin, 1603*

Il cherchait une proie. Si on le sortait de son obscurité encapuchonnée, c'est qu'une créature devait mourir. Ses yeux perçants scrutaient le ciel, guettant un mouvement, une tache sombre qui se détacherait sur le bleu de l'azur ou sur le gris-blanc des nuages mouvants.

Il ne faisait pas chaud, on était dans le mois Sans Dieux auquel succéderait bientôt celui de Gelée blanche. Pourtant, même en ce jour frisquet, le soleil chauffait les rochers et la terre par endroits, formant de modestes courants ascendants qui s'élevaient comme d'invisibles piliers dressés dans l'azur. Les plumes délicates, tels des instruments sensibles, recherchaient ces courants, l'instinct dictant à l'oiseau de se laisser porter par ces colonnes d'air. Il vint à la rencontre du souffle chaud et se pencha légèrement pour entrer dans la spirale montante tout en continuant à balayer le ciel de son regard brillant.

Deux fois, il battit l'air de ses ailes puissantes, le courant n'étant pas assez fort, vu le froid, pour le soutenir sans effort. Sous lui, l'épais manteau des bois couvrait les collines aux flancs abrupts. L'automne commençant à peine à parer le paysage de ses couleurs, tel l'artiste qui peint un kimono avec des gestes délicats, promène le pinceau sur la soie et regarde les teintes riches s'étaler sur l'étoffe chatoyante au grain serré.

Un mouvement s'inscrit à la périphérie d'un des yeux de l'oiseau majestueux. Il pencha la tête pour le repérer : une colombe survolait les arbres. Incurvant ses ailes, le faucon amorça un virage serré et, en quelques battements, accéléra pour rattraper son gibier.

La colombe ne savait pas encore que la mort approchait. Elle avait l'intention de rejoindre les rizières là-bas, à l'horizon, où abondaient larves et vers. Le faucon augmenta son allure en resserrant les ailes pour fondre sur l'oiseau blanc.

La colombe n'entendit le sifflement du vent sur les plumes du chasseur qu'au tout dernier instant, alors que le faucon lui transperçait le corps de ses serres aussi aiguisées que des aiguilles.

Puis, avec de lents battements d'ailes, il s'éleva dans le ciel en emportant sa proie. Il décrivit un demi-cercle jusqu'à ce qu'il repère un groupe d'hommes à cheval, puis reparti vers eux. Un des cavaliers tendait vers l'oiseau son bras gainé de cuir, l'invitant à retourner à son perchoir où il recevrait une goûteuse pâture en récompense de son succès à la chasse.

Le faucon approchait des chasseurs quand ses yeux acérés remarquèrent d'autres personnages. Tapis non loin, parmi des rochers. Des chasseurs, eux aussi en quête de leur proie...

Les deux hommes avaient le bas de la figure couvert par un morceau de tissu noué derrière la tête. L'un d'eux pointa lentement le nez par-dessus les rochers pour mieux distinguer les cavaliers. Son compagnon l'imita, puis il tendit trois doigts et les dirigea vers la droite.

Le premier compère compta trois en partant de la droite et fixa le visage de sa future victime. Facile à repérer, même à une telle distance. Intéressant ! songea-t-il. Ce personnage si sûr de son pouvoir et de sa position élevée est déjà un homme mort, mais il ne le sait pas encore.

Tokugawa Ieyasu, le nouveau shogun et souverain de tout le Japon, sentit le poids familier du faucon qui reprenait sa place sur son bras. Il parla à l'oiseau d'une voix roucouillante en lui caressant doucement la tête d'un doigt. Un serviteur vint ramasser la colombe morte à l'endroit où le faucon l'avait laissée choir et accourut pour la présenter au shogun. Ieyasu hochait la tête et ramena son attention sur le faucon. Il était satisfait de l'efficacité avec laquelle l'oiseau avait opéré. Et Ieyasu attachait du prix à l'efficacité.

Le serviteur sortit un couteau et découpa un morceau de chair de la colombe qu'il tendit à Ieyasu.

— Tiens, mon joli, dit le maître en offrant la viande au faucon. Regarde, Honda, comme il est content de cette gâterie ! C'est une bête extrêmement intelligente.

Honda, réputé pour son tempérament ombrageux, grommela :

— S'il était si malin que ça, il garderait tout pour lui !

Ieyasu se tourna vers son autre compagnon et demanda :

— Qu'en pensez-vous, Nakamura-san ? Est-il juste que le faucon ne reçoive qu'une portion de sa prise ? Est-ce un animal stupide pour ne pas fuir en gardant tout pour lui ?

— Non, seigneur, ce n'est pas injuste. La fauconnerie remonte à l'empereur Nintoku, il y a plus de douze cents ans. Le *Takagari* est un sport noble qui suit les principes naturels. N'importe qui peut voir qu'il existe une hiérarchie dans la nature, il est donc raisonnable que cet oiseau ait un maître, exactement comme les hommes. Vous êtes son maître, vous avez travaillé avec lui, vous l'avez dressé à vous obéir. Chaque fois que vous chassez avec lui, vous courez le risque de le perdre. Pourtant il revient vers vous, et il est content de manger ce que vous jugez bon de lui donner. Car il choisit de ne pas préférer sa liberté et de ne pas dévorer la colombe entière.

— Pour l'amour du ciel, Nakamura ! protesta Honda. Tout prend l'allure d'un sermon dans votre bouche ! Ce n'est qu'une bête stupide, et vous en parlez comme d'un vassal !

— Eh bien, dans un sens c'en est un, rétorqua Nakamura. Il fournit ses services à *leyasu-sama* et, en échange, il est ravi d'accepter les récompenses que le shogun décide de lui accorder. Ainsi en va-t-il des hommes qui se battent pour *leyasu-sama*.

— Moi, je me bats parce que je suis un *bushi Mikawa*, un guerrier de Mikawa ! tempêta Honda. Vous n'allez pas tarder à nous chanter que cette bête-là comprend le *bushido* !

Sans se soucier le moins du monde de la colère qui gagnait Honda et de sa figure empourprée, Nakamura répondit :

— Eh bien, vous soulevez là un point intéressant. Je me demande si une telle chose existe : le *bushido* des oiseaux. Il faudrait peut-être se pencher sur la question ?

Honda n'eut pas le temps d'exploser car *leyasu* lança alors :

— Bientôt, vous nous parlerez de lapins juges et de blaireaux médecins ! S'il est vrai que les animaux peuvent posséder de nombreux traits de caractère humains, vous allez trop loin en leur attribuant le sens du *bushido*, Nakamura-san !

Nakamura inclina la tête et répondit :

— Navré, *leyasu-sama*. Veuillez excuser les divagations d'un homme qui a maintenant trop de loisir.

*leyasu* avait l'habitude de garder ses pensées pour lui, sans les laisser transparaître sur son visage. De fait, l'idée d'un *bushido* des oiseaux l'amusait assez, malgré la remontrance qu'il venait d'adresser à Nakamura. Mais Honda prenait ces élucubrations bien trop au sérieux et il était plus facile de réprimander l'érudit Nakamura que de calmer l'irascible Honda.

*leyasu* nota néanmoins que Nakamura avait introduit un subtil reproche dans sa réponse. Cet érudit se doublait d'un ambitieux : il aspirait à un plus grand rôle dans le nouvel ordre qu'*leyasu* instaurait au Japon et, en se plaignant d'un excès de loisir, il le signalait à sa façon à l'attention du shogun. La subtilité d'une telle réponse dépassait les capacités de Honda – *leyasu* s'en félicita car, sinon, les propos auraient pu déboucher sur un affrontement entre les deux vassaux, au-delà de l'échange verbal. Dresser les hommes ressemble parfois au dressage des faucons. Nakamura était porté sur l'étude, certes, mais il était courageux aussi : *leyasu* l'avait vu discuter tranquillement de poésie chinoise dans le feu de la bataille, ne s'interrompant que pour donner des ordres à ses troupes.

Honda quant à lui était un guerrier de la vieille école. Un rude *bushi* campagnard pratiquant un humour fruste et sujet aux sautes d'humeur. La subtilité le

dépassait. Honda était aux côtés d'Ieyasu depuis ses débuts, depuis l'époque où le jeune Tokugawa avait recouvré son fief de Mikawa et travaillé dur pour restaurer la respectabilité de son clan. Il en avait fallu, des décennies et des batailles ! Mais aujourd'hui, les Tokugawa étaient les maîtres du Japon et quiconque pouvait se prétendre un *bushi* Mikawa, un guerrier du fief d'origine d'Ieyasu, le proclamait fièrement.

Combien de compagnons de son ancienne garde, de sa troupe initiale de *bushi* Mikawa, s'étaient imaginé pouvoir un jour passer de l'obscurité à la souveraineté du Japon ? songeait Ieyasu. Sa santé et sa longévité y étaient pour quelque chose, bien sûr, mais aussi l'ambition qu'il avait toujours nourrie de devenir shogun. Qui est sûr de son but peut parfois orienter les hasards de la vie, avec ses tours et détours, dans la bonne direction.

Le temps avait tissé des liens entre Honda et Ieyasu, de ceux que rien ne peut égaler. Ils avaient mené tant de batailles ensemble, vaincu tant d'ennemis les uns après les autres... Ieyasu avait une confiance implicite en ce compagnon et il se sentait dans son élément avec les rudes guerriers tels qu'Honda. Mais les qualités qui faisaient de cet homme un valeureux général au combat n'étaient pas celles qui porteraient Ieyasu à son but ultime d'établir une dynastie, et il le savait. Les guerriers cultivés, les pareils de Nakamura, seraient d'une importance capitale pour asseoir un pouvoir qui durerait au-delà de sa personne.

Nakamura appartenait au groupe de nobles qui étaient passés dans le camp d'Ieyasu après la bataille de Sekigahara, les *tozama*. Honda, lui, était un *fudai*, un des loyaux serviteurs qui avaient aidé Ieyasu pendant les longues années de son ascension jusqu'au pouvoir suprême. Les *tozama* resteraient toujours un brin suspects, surtout ceux du genre de Nakamura. Un vassal qui pense trop peut être dangereux pour le détenteur du pouvoir.

Ieyasu savait néanmoins, malgré ses réticences, que pour installer un gouvernement stable, il devait faire appel à des personnages tels que Nakamura et ses semblables – Okubo, Toyama et Yoshida. Et il avait jusque-là récompensé les *tozama* avec davantage de largesse que les *fudai*. Quand un vassal *fudai* recevait un fief de trente à cinquante mille *koku* (un *koku* étant la quantité de riz nécessaire pour nourrir un guerrier pendant un an), un vassal *tozama* pouvait se retrouver à la tête d'une terre dix fois plus vaste. C'était une cause de mécontentement parmi les *fudai*, mais Ieyasu attendait tout bonnement d'eux une loyauté qu'il savait devoir acheter chez les *tozama* – sans oublier de les surveiller de près, par-dessus le marché.

Les deux précédents souverains du Japon, Nobunaga et Hideyoshi, n'avaient pas laissé de dynastie : la mort les avait frappés alors qu'ils avaient les yeux fixés sur l'horizon, telle la colombe. Sa dynastie, Ieyasu avait l'intention qu'elle perdurât bien au-delà de sa personne et il priait les dieux de lui accorder quelques années encore, le temps d'édifier de solides fondations pour le shogunat Tokugawa.

Ieyasu avait franchi le cap de la soixantaine, bien que le nombre de ses ans fût trompeur. En effet, il était né dans l'année du Dragon, juste cinq jours avant le passage à l'année du Serpent – c'était d'ailleurs d'excellent augure pour un samouraï que de naître sous les auspices du Dragon, même dans une famille qui n'était guère puissante à l'époque. À l'instar de tous les nouveau-nés japonais, Ieyasu était censé avoir un an à la naissance : on passe près d'une année dans le ventre de sa mère et la logique japonaise édicte que personne ne saurait avoir zéro an. Le jour de l'An arriva donc

six jours après la naissance d'Ieyasu et, comme tous ses concitoyens, le bébé fut réputé avoir un an de plus à ce moment-là. Par conséquent, il avait à peine quitté le corps maternel depuis six jours qu'il était déjà censé avoir deux ans...

Ieyasu survola du regard la petite prairie où il se trouvait avec ses compagnons de chasse et déclara :

— Tentons donc notre chance par-là !

Et il désigna la direction du cheval, droit au sud.

Il passa l'oiseau de proie à l'un des fauconniers et éperonna sa monture.

Quand les chasseurs et le faucon furent à distance sûre, les hommes sortirent de leur cachette parmi les rochers.

— Maintenant, je sais de qui il s'agit, mais dites-moi quand.

— Ieyasu-sama va procéder demain à une inspection solennelle des travaux de la nouvelle forteresse d'Edo. Le château se dresse sur un site spacieux, avec des quantités de constructions à la lisière du chantier. Ieyasu-sama arrivera avec un vaste entourage – tous les grands daimyos – et il y aura sans doute une énorme foule venue dans l'espoir d'apercevoir le nouveau shogun. C'est là que vous pourrez intervenir.

— Considérez que c'est déjà fait.